16e année — N° 5 Tirage 53,500 exemplaires 29 janvier 1927

LECTURES DU FOYER

Revue hebdomadaire illustrée

Nous assurons par notre **édition O** de cette revue notre abonné et son épouse, pendant la durée de l'abonnement, contre les suites d'accidents, auprès de la Société d'assurances «Helvétia», conformément aux conditions d'assurance publiées: en cas de mort, pour fr. 3500.— chacun, soit un total de francs **7000** — En cas d'invalidité totale, fr. 5000 chacun, au total francs **10000** En cas d'inval. partielle et permanente, fr. 40 à 2000.-. En cas d'incap. temporaire et totale de travail, fr. 2.- par jour, au total fr. 4.-, à partir du 8e jour, pend. 25 jours ouvrables.

Par notre **édition K,** outre l'abonné et son épouse, leurs enfants sont aussi assurés, d'après les données ci-après: en cas d'invalidité totale, francs **5000** pour un enfant ou francs **10000** au total pour 2 à 4 enfants. En cas de décès, fr. 1000.— pour un enfant ou fr. 2000.— au total pour 2 à 4 enfants. En cas d'invalidité partielle, fr. 40 à 2000.— pour un enfant ou fr. 80 à 4000.— au total pour 2 à 4 enfants. Pour frais de guérison, jusqu'à fr. 500.— pour un enfant ou jusqu'à fr. 1000.— au total pour 2 à 4 enfants.

Prix de l'abonnement: Edition O, fr. 5.20 par trimestre (abonnement postal); 40 centimes le numéro par les porteurs. **Edition K,** fr. 6.50 par trimestre (abonnement postal); 50 centimes le numéro par les porteurs. Les cas de mort doivent être annoncés immédiatement par télégramme; les autres accidents dans le délai de 14 jours.
Édité par V. CONZETT & Cie, Werdgasse 41—43. — Téléphone: Uto 1064. — Imprimerie CONZETT & CIE, ZURICH

SOMMAIRE:

Du Léman à la Méditerranée, étapes littéraires — Pensées — Ce qu'il faut savoir — Ce qu'il faut lire — Hilde (suite) — Petits enfants — Le cactus, plante extraordinaire du Mexique — La sauvageonne — Le cirque Rolando — Une visite chez une grande artiste — Service des patrons — Notre page — Entre nous — Boîte aux lettres — Aperçu de quelques sinistres liquidés — Jeu de récréation — Autres temps, autres mœurs — A la cuisine.

DU LÉMAN A LA MÉDITERRANÉE: ÉTAPES LITTÉRAIRES

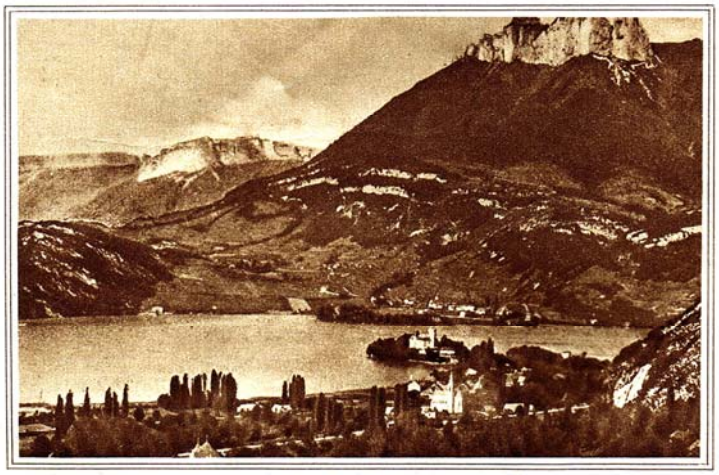
Par étapes et en zigzaguant un peu à la manière de Toepffer, j'ai voulu parcourir une fois cet itinéraire admirable qui, des rives romantiques de notre Léman, aboutit à travers la Savoie, le Dauphiné et la Provence, à celles plus lumineuses encore de la grande mer enchanteresse. Et cet itinéraire, jalonné de sites incomparables, j'ai eu la fantaisie de le marquer de haltes faites de préférence aux lieux qu'a illustrés le passage ou le séjour de quelques écrivains notoires. Ne serait-ce pas peut-être une manière de goûter doublement l'attrait des uns et des autres?

C'est ainsi qu'un premier élan m'a conduit vers cet idyllique village de Mornex paresseusement étalé sur le flanc méridional du Salève, tout plein encore de la mémoire de Wagner et de Ruskin, deux hommes qu'une plaque de marbre qualifie d'immortels. Le compositeur de *la Walkyrie*, le Titan de la musique a vécu là en effet, dans ce modeste pavillon qui abrita également le merveilleux symphoniste des *Matins de Florence* et des *Pierres de Venise*. Tous deux ont promené leur regard évocateur sur ce panorama magnifique qui se déroule au long de la vallée de l'Arve et qui ne s'achève là-bas qu'aux cimes radieuses et immaculées du géant des Alpes. Comme cette splendeur était bien propre à attiser la flamme de leur génie!

Est-ce que le flot des promeneurs qui traversent aujourd'hui le paisible village dans la hâte des automobiles a le temps de se recueillir comme il le faudrait aux endroits consacrés par les souvenirs? Pour moi, il n'a fait que troubler une rêverie solitaire que j'irai reprendre plus loin, sur les bords de ce poétique lac d'Annecy qui est celui des romans de Theuriet et près duquel Taine a voulu dormir son ultime sommeil.

Auparavant déjà l'ironique François de Sales, conjointement avec Madame de Chantal, avait élu ce tranquille rivage comme le refuge rêvé d'un quiétisme qui séduit encore certaines âmes tourmentées.

D'autre part, ballotté comme son *Juif-errant*, dont une mauvaise statue s'essaie à l'ornement d'un carrefour de la petite ville, Eugène Sue aussi s'en vint échouer à Annecy comme l'avait fait jadis Rousseau au temps de sa jeunesse vagabonde et catholicisante. N'est-ce pas, en effet, à la maîtrise de la cathédrale annécienne dont il fit un moment partie que le «Citoyen de Genève» dut ses premières notions musicales? Du moins une inscription le prétend, et nul ne songe à la contester. Je doute fort cependant que ce soit un desservant de ce diocèse qui lui ait dicté ou seulement inspiré la fameuse «Profession de foi» de l'*Emile* et je ne sache pas qu'elle ait jamais reçu l'*imprimatur* de la censure ecclésiastique de céans, pas plus qu'elle n'eut d'ailleurs celui du *Consistoire* genevois. Mais cette ambiance imbue de ferveur religieuse a bien pu contribuer en quelque mesure à incliner l'esprit du futur philosophe vers les angoissants problèmes intérieurs, et toute cette merveilleuse Savoie, de Bossey à Chambéry, est hantée encore aujourd'hui de l'ombre inquiète du célèbre écrivain.



LAC D'ANNECY. — DUINGT. — L'EGLISE, LE CHATEAU ET TALLOIRES.

C'est qu'elle est si ensorceleuse cette terre en même temps si hospitalière! Et j'en conviens précisément à

CHAMBÉRY. — LA MAISON DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

l'heure où cet autre lac m'apparait qui, contemplé un soir en compagnie d'une muse inspiratrice fit monter plus tard aux lèvres de l'immortel poète les plus sublimes accents que puissent entendre des oreilles humaines. Car c'est bien sur les rives du lac du Bourget qu'il faut aller chercher le souvenir de celui qui l'a si magnifiquement évoqué, plutôt qu'en ce musée embryonnaire dont la ville d'Aix-les-Bains aurait tort de s'enorgueillir. Et pourtant j'ai tenu à le visiter! Mais il faut supposer que je n'étais pas dans la «Stimmung» nécessaire, comme on dirait dans la langue de Goethe: de là sans doute ma demi-déception. Songez donc que pour y arriver, il faut affronter la grande foule remuante déversée tout au long du chemin par l'établissement thermal et que l'ancienne pension Chabert où ce musée est installé, reposant sur d'anciens bains romains, est devenue du même coup lieu de pèlerinage archéologique.

J'ai donc dû défiler devant plusieurs grosses dames apoplectiques écroulées dans des roking-chairs à l'entour du kiosque à musique, devant d'autres plus sveltes, mais outrageusement maquillées et perdues dans la fumée de leurs cigarettes, devant enfin un monsieur mûr et bedonnant qui, à travers ses lunettes d'écaille, dévore le dernier roman de Vautel et s'esclaffe tout seul aux boutades particulièrement épicées. Vous voyez bien que je ne pouvais pas posséder la disposition d'esprit convenable, et c'est d'une oreille distraite que j'ai feint d'écouter le boniment d'un brave poilu, mutilé de guerre, chargé maintenant par la patrie de faire les honneurs du local.

Et cependant avec quelle conviction, devant ces quelques meubles et ces quelques épaves disparates, ce héros de la guerre a cherché à m'intéresser au chantre de l'amour! L'amour et la guerre: ne sont-ce pas en réalité les deux tyrans capables de crucifier le plus impitoyablement le cœur des pauvres hommes? Ce rapprochement me fait comprendre combien mon cicerone est en fait à sa place au milieu de ces bibelots qui parlent au visiteur de la fuite du temps, de la fragilité des êtres et des choses, des séparations déchirantes, et lui récitent à leur manière les strophes si émouvantes du *Lac* lamartinien:

O temps, suspends ton vol! et
vous, heures propices,
Suspendez votre cours!
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours!

Combien souvent je souhaite que cela fût possible au cours de ce voyage qu'il faut poursuivre avec une hâte qui me désespère, si je veux arriver au terme dans les délais qui me sont encore disponibles! Je me le répète encore quelques jours plus tard, à l'heure de quitter Chambéry, localité qui surpasse en tout mon attente et qui, elle aussi, se pare de souvenirs d'art et de littérature. N'est-elle pas la cité natale des deux illustres frères de Maistre, elle qui vit arriver également dans la candeur de son adolescence le Rousseau qui allait frapper à la porte des Charmettes?

Avec quelle émotion je l'ai suivie moi-même cette route qui, au sortir de la ville, se prolonge en un chemin sous bois pour lentement s'élever jusqu'à mi-côte au milieu du plus séduisant paysage! Quand je m'y reporte par la pensée, je me retrouve seul à le gravir ce chemin par cette claire matinée estivale telle que Rousseau en vécut certainement de pareilles, et c'est à peine si je remarque un prêtre qui me croise au passage, chaussé de brodequins à boucles, et que par un enfantillage, je tente en vain d'assimiler au vicaire savoyard de Jean-Jacques.

Mais en réalité quel accueil va m'être réservé au seuil de l'historique demeure, à moi qui viens me présenter chez Madame de Warens sans l'obligeante introduction de

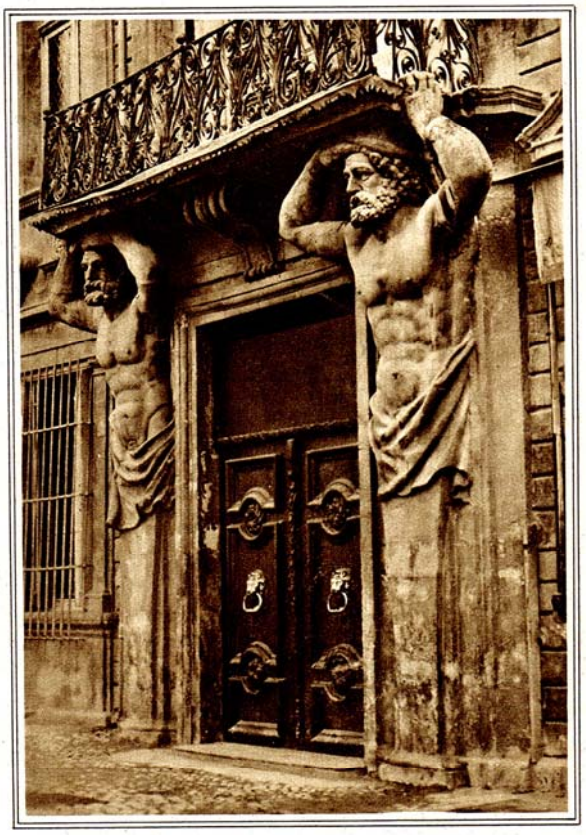
AIX. — LA GRANDE FONTAINE. (Photo [illegible])

Monsieur de Pontverre? Car me voici devant la pittoresque gentilhommière où tout est demeuré en l'état, même l'antique portail de fer rouillé qui cède à ma première poussée. Un vieux chat jaune et disgracieux, en train de s'épucer sur le gazon de la cour, ne se laisse pas distraire par cet inconnu que je suis, et vite le soin de sa toilette l'emporte sur sa curiosité. D'ailleurs cet air d'abandon qui m'entoure, ce jardin vétuste aux allées herbeuses, tout cela n'est au fond qu'apparence, puisque la vie se perpétue dans cet intérieur suranné. A mon coup de cloche, en effet, une accorte jeune femme apparait souriante et un appétissant fumet d'omelette s'échappe de la porte qu'elle m'ouvre avec empressement.

«Voilà le séjour du bonheur et de l'innocence! Si nous ne les trouvons ici, il ne faut les chercher nulle part.» Ne contestons pas cette déclaration qui émane de Rousseau lui-même et par laquelle il s'installait dès 1738 au milieu de ce site rustique où allait peu à peu éclore et s'épanouir son éclatant génie. Pauvre naïf en vérité, sevré des caresses maternelles et altéré de tendresse féminine, qui s'était imaginé les bras de Madame de Warens tendus vers lui semblables à ceux d'une mère retrouvée, alors qu'elle-même, malgré sa récente conversion et ses pratiques dévotes de nouvelle prosélyte, n'aspira qu'au rôle plus facile d'amante frivole et passionnée.

Allons-nous leur jeter la pierre? Qui donc l'entreprendrait après avoir feuilleté le registre des visiteurs dans lequel s'étale bon nombre de platitudes mêlées à d'étranges dithyrambes, mais aussi où un Espagnol, dans son français dont il s'excuse, invite quiconque serait enclin à l'injure ou au blâme à faire un retour sur soi-même en estimant le poids de sa propre vertu? C'est dans de tels sentiments en effet qu'il faut parcourir cet asile où la flamme de l'amour n'éclipsa du moins pas le flambeau qui devait à l'heure fatidique illuminer l'humanité.

Voici donc, au rez-de-chaussée, à part le logis du gardien, la salle à manger dallée de briques élimées par les pas, meublée d'un antique vaisselier savoyard, de quelques chaises paillées de l'époque que contemple du haut de son socle le buste moderne du philosophe. A côté, le salon avec son caractère intime et désuet, ses tableaux un peu fanés, son vieux cartel muet et surtout l'épinette plus silencieuse encore sur laquelle ont retenti peut-être autrefois les premiers motifs d'œuvrettes musicales et charmantes alors encore en gestation. A l'étage, la chambre largement ajourée de la châtelaine, son oratoire à l'ornementation enfantine et le cabinet de l'hôte si hospitalièrement accueilli.



AIX. — PORTE D'ESPAGNET. (Phot. Amiel)

Mais ce qu'il faut regarder surtout, c'est le bucolique décor d'alentour, le cadre si approprié de cette poétique retraite, et l'on n'a ensuite nulle peine à admettre la véracité de ces mots avec lesquels le grand amant de la nature quittait ces parages immortalisés par ses huit années de séjour: «C'est ici que se sont écoulés les courts et paisibles moments qui me permettent de dire: *j'ai été heureux, j'ai vécu!*»

Des raisons identiques sans doute sont cause du regret que j'éprouve à m'éloigner moi-même de ce lieu devenu classique et qui d'emblée séduit le visiteur par la beauté sereine de ses horizons et le charme de son intimité. Mais Grenoble m'appelle à son tour, Grenoble vêtue de sa parure d'été et ceinte de son incomparable cirque de montagnes aux formes inattendues et aux découpures fantastiques. Ville aimable au surplus, qui déroule ses quais le long des flots limoneux de l'Isère et réserve à ses hôtes la surprise d'un musée et d'une bibliothèque qui sont parmi les plus remarquables du pays de France. On y arrive de loin pour profiter de ses ressources et écouter des maîtres réputés, comme on s'en va aussi à Aix-en-Provence, autre

AIX. — Pension Chabert, où Lamartine écrivit «Le Lac».

cité savante qui vit naître un poète, Brueys, et un philosophe, Vauvenargues.

Aix sera ma suprême étape avant la fin de cette descente au ralenti vers le royaume de la lumière. A l'heure où j'y débarque, elle tombe diffuse d'un ciel étincelant d'étoiles qui évoque celui de l'Egypte ou de l'Inde. Le crissement des cigales m'accompagne jusqu'à la porte d'un petit hôtel endormi où le garçon qui déjà n'attend plus de clients à cette heure pourtant peu tardive, baille, son balai en mains, en face des chaises culbutées par-dessus les tables.

Pour ne pas l'obliger à m'attendre avant de tirer le verrou, je renonce au rapide tour de ville que j'étais disposé à faire, pour m'initier déjà au spectacle du lendemain; mais j'ai grande peine à m'endormir, tant la chaleur est étouffante. Au matin je me réfugie sous les somptueux ombrages du Cours Mirabeau qu'agrémentent de monumentales et jaillissantes fontaines, et j'ai tout le loisir d'admirer les coquets hôtels qui le bordent avec leurs délicieuses façades du 18e siècle et leurs portes admirablement ouvragées. Les terrasses des nombreux cafés y sont déjà largement occupées et toute la jeunesse studieuse de la petite ville semble s'y concentrer pour y déjeuner en plein air. A une table voisine de la mienne une demi-douzaine de visages aux yeux bridés s'installent confortablement: je les prends d'abord pour des Japonais, mais on m'affirme qu'ils sont originaires des colonies, Tonkin, Annam ou Cochinchine, bref ceux que le spirituel Daudet, vrai fils du Midi celui-là, appelait facétieusement «les petits pays chauds». D'ailleurs les voici qui lutinent la soubrette déléguée à leur service et que l'un s'avise même de lui enlacer la taille au passage. Preuve entre plusieurs que l'Orient se réveille! Mais jamais, n'est-ce pas? les sympathiques sujets du Mikado, si émancipés soient-ils, ne s'autoriseraient à ce jeu trop compromettant pour l'honneur national.

Mais c'est sur la place du Marché qu'il faut aller saisir sur le vif l'exubérance de la population indigène. Là le soleil règne en souverain et déverse ses flots de lumière sur des montagnes de marchandises où les produits du Midi, naturels ou manufacturés, occupent naturellement la place prépondérante. Un dialogue s'engage, renouvelé à chaque éventaire, entre vendeurs et acheteurs, avec cet inimitable accent du cru qui fait tintinabuler voyelles et consonnes. Une bonne vieille qui flaire un melon en pointant du nez le long de l'écorce interpelle la marchande dont le chef s'abrite sous *le Petit Provençal* ajusté en mitre d'évêque:

«Est-il à point, ce melon, au moins?» (Elle prononce en réalité pouïng et mouïng). A quoi l'autre rétorque sur le même diapason: «Pensez donc! elle me demande s'il est mûr mon cantaloup! Entrez-y toute, la petite mère, et vous m'en donnerez des nouvelles!»

Pour échapper durant quelques minutes au tumulte trop étourdissant qui m'entoure, je m'introduis dans le vaste patio du Palais de justice et vais me réfugier sous l'égide d'un Mirabeau qui pourfend l'air de son bras de marbre tendu. Des placards tapissent l'entrée de cette sévère enceinte avec des recommandations un peu inattendues comme celles-ci: «Soyez bons pour les animaux!» ou «Celui qui crache à terre attente à la vie de son prochain». Témoignages évidents d'une culture due à de longs siècles de civilisation, mais qui n'empêche pas ce peuple enthousiaste, inconséquent et irréfléchi, de raffoler des courses de taureaux qui se pratiquent dans telles villes de la région.

A la poste où je vais m'enquérir du tarif constamment variable de la correspondance, je surprends un nouveau tête-à-tête savoureux entre la buraliste debout derrière le guichet et un jeune soldat au visage poupin qui brandit une carte postale illustrée, discutant avec âpreté le prix qu'on lui réclame.

«Cela dépend, explique la préposée légèrement impatiente, un texte imprimé ne vous coûte que 5 sous, mais si vous y ajoutez autre chose, vous en aurez tout de suite pour 40 centimes! Au fait, laissez-moi voir!» Et sans la moindre réticence, elle déchiffre à voix distincte cette légende que souligne un militaire en gracieuse compagnie:

«Le fusil au bras est moins lourd
Lorsque je songe à notre amour!»

Suit une note manuscrite où de tendres baisers interviennent avant la signature obligée. «Ah! par exemple! ça c'est gentil», fait alors la fonctionnaire un peu radoucie, «mais que voulez-vous encore ajouter, puisque vous en avez déjà, comme je disais, pour vos 8 sous?» Le petit pioupiou s'exécute, puis il s'éloigne en maugréant contre «ce maudit patelin où la poste devient si coûteuse qu'on ne pourra bientôt plus même y adresser une pensée à sa bien-aimée!»

Pour moi qui n'ai pas de tendresses pareilles à confier aux messageries nationales, ce sera quand même aussi 8 sous: je n'ai plus à m'en informer après les réponses entendues, et ce sera bien davantage encore si mes expéditions doivent franchir les lointaines frontières. Les temps sont durs, hélas! même aux amoureux sous les armes et malgré la paix revenue.

Aussi, puisque l'endroit m'y invite, je vais aller chercher quelque retraite ombreuse où, au murmure d'une claire fontaine, je méditerai peut-être le *discours sur la banqueroute* du grand tribun de la Révolution, et où je savourerai avec plus de délices encore quelques pages exquises de Mistral ou de Daudet qui me feront oublier un moment toutes les calamités contemporaines.

Et puis demain, ce sera une fois encore l'enchantement divin du littoral doré, la Méditerranée éblouissante, et le regard que rien n'arrête perdu sur l'infini d'azur.

Marc Ponson.